

The background of the cover is a painting of a woman with short dark hair, wearing a dark, long-sleeved dress and a necklace, sitting in a yellow upholstered chair. She is looking to the right with her hand on her chin. The room has blue walls covered with numerous framed pictures and photographs. To the left, there is a wooden table with a round clock and a small Christmas tree with red ornaments. The overall style is painterly and somewhat somber.

Janette Bertrand

Le Bien des miens

roman

Libre  Expression
QUEBECOR MEDIA

DE LA MÊME AUTEURE

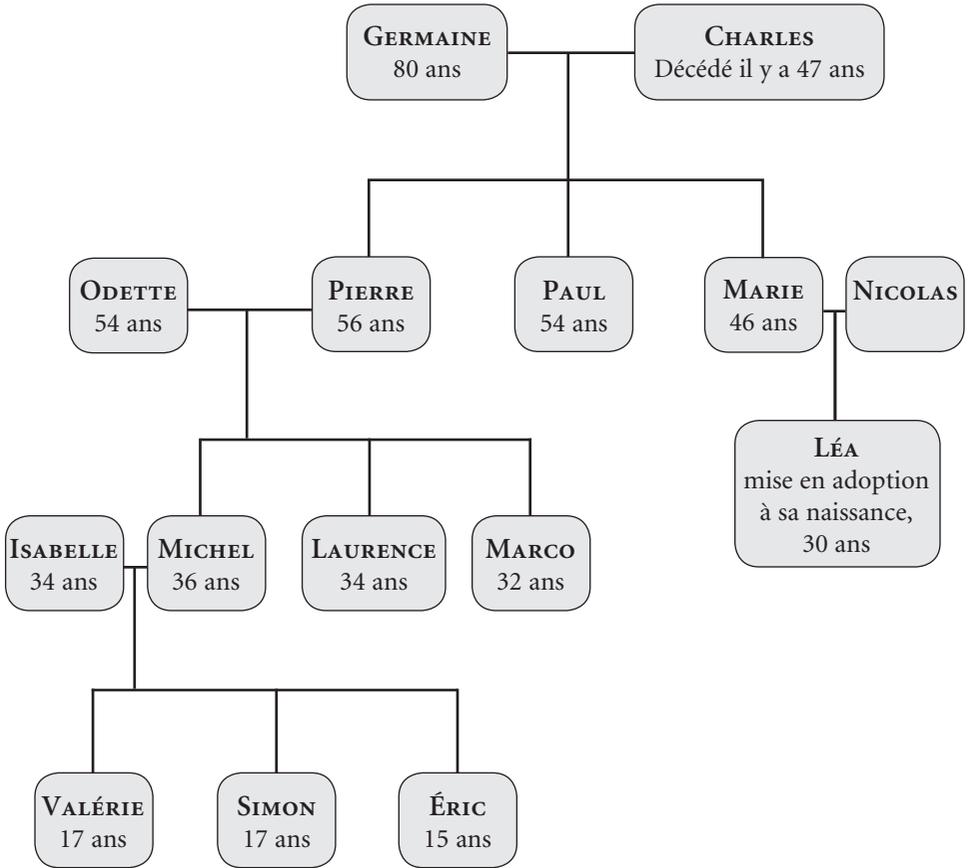
Ma vie en trois actes, autobiographie, Libre Expression, 2004.

Les Recettes de Janette, Libre Expression, 2005.

JANETTE BERTRAND

Le Bien des miens

Les Maltais



GERMAINE

Dans l'immense cuisine de sa superbe maison du boulevard Gouin, elle sirote un thé du Labrador. Elle a déjeuné de céréales granola et de petits fruits, et a engouffré vingt-deux pilules et granules naturels.

Chers enfants! Maudits enfants! Comme je les aime. J'ai beau être pleine aux as, tout ce que j'ai à moi, pour vrai, c'est ma progéniture. L'argent peut m'être enlevé mais mes enfants, je les ai à la vie à la mort. Pas une journée, pas une heure, pas une minute sans que je pense à eux, sans que je cherche par quel moyen les rendre heureux, leur donner ce qui m'a tant manqué à moi, l'affection, puis l'argent. Ma famille, mon amour, mon tourment! C'est pas facile d'être mère, chef de famille et chef d'entreprise. J'ai pas le droit à l'erreur. Jamais! Tu fais de ton mieux, Germaine! Je voudrais tellement qu'ils s'aiment comme je les aime, aveuglément, inconditionnellement. Ils ont pas l'air de comprendre que ce que je veux, c'est leur bien. Le bien des miens est ma préoccupation de tous les instants. Ils vont-tu finir par comprendre? Aujourd'hui, c'est ma fête, j'ai quatre-vingts ans, je veux que des belles pensées! Je m'aime quand je suis positive. Au lieu de m'apitoyer sur mon âge, je prends la résolution de... de jeter mes idées sur papier pour que Laurence, ma petite-fille qui a une belle plume, écrive mon histoire. Non, pas la mienne, non, l'histoire de Familia, mon entreprise de produits naturels, la plus grosse au Canada, comme dit notre publicité. Je veux que ce soit su par les miens que j'ai fondé et dirigé seule Familia pour le bien de ma descendance,

ceux qui viennent de moi et les « rajoutées », c'est-à-dire les brus. J'ai l'air de faire mon apologie mais si je la fais pas, qui va la faire, hein? Mes enfants me prennent pour acquise et, pour les hommes d'affaires, je suis juste une femme, et vieille en plus. Sérieusement, je veux que Laurence raconte mon histoire pour que mes enfants, mes petits-enfants et mes arrière-petits-enfants sachent, à ma mort, que tout ce que j'ai fait, c'était pour eux, juste pour eux. Ils sont pas toujours d'accord avec les moyens que je prends pour faire leur bonheur, ils comprennent pas toujours mes intentions, mais je sais ce que je fais et où je vais. Je suis la chef de la famille! Si Dieu était une femme, je serais sa représentante sur terre. Je suis la matriarche d'une famille sans père. Veut, veut pas, mes enfants vont avoir du bonheur dans la vie ou je m'appelle pas Germaine Maltais! Je me suis donnée à mes enfants comme on entre en religion. Ma mission sur terre? Garder la paix familiale, donner à mes enfants et à leur descendance ce que j'ai pas eu. À moins que ma petite-fille Laurence écrive l'histoire de ma vie plutôt que celle de Familia! Non, doux Jésus, il faudrait que ça commence par ma naissance : je sais même pas de qui je suis née... « Née de parents inconnus », comme c'est écrit sur mon baptistère. Comme si ma mère m'avait pas mise au monde, comme si mon père avait pas planté sa graine dans son ventre. Chaque fois que je pense à ma naissance, j'enrage. Mes enfants, eux, savent d'où ils viennent. De moi! Je suis l'origine de ma famille. Je suis les racines de l'arbre de vie, mes enfants, petits et arrière-petits-enfants en sont les branches, les feuilles. Non, ça intéressera personne de tout savoir sur mon enfance. J'ai pas eu d'enfance, j'aimais personne, personne m'aimait. Je suis née quand j'ai eu des enfants, des enfants à aimer, à élever, à protéger d'eux-mêmes. Laurence pourrait écrire l'histoire d'une petite jeune fille de la campagne humble et timide – ça serait pas vrai, j'avais un front de bœuf et j'étais pas gentille – qui, à force de travail et de

persévérance, a réussi à édifier une fortune colossale afin que ses enfants manquent de rien. Colossale, c'est peut-être un peu fort ! Pour moi qui suis partie de rien, les quelques millions que vaut mon commerce – quatre-vingt-quatre exactement – c'est colossal ! Je suis mieux de pas publier la valeur aux livres de Familia. Une femme, même présidente d'une des plus grosses entreprises de produits naturels au Canada, parle pas de son argent, c'est vulgaire. Comme disait feu mon mari : « Une femme est pas faite pour faire de l'argent, mais pour le dépenser. » Comment raconter les débuts de Familia sans parler de feu mon mari ? Feu ! Feu ! Feu ! Sans Charles, sans sa mort, jamais j'aurais eu l'audace de me lancer dans une entreprise si risquée. C'est sa mort qui m'a mise au monde. J'ai commencé à respirer quand le souffle l'a quitté. Tout est devenu possible, même l'impossible. Sans études, ni métier, enceinte avec deux enfants sur les bras, j'avais toutes les qualifications pour être une victime. Je l'avais été jusqu'à trente-trois ans. J'avais donné ! J'ai arrêté de brailler et j'ai parti ma *business* en laquelle personne croyait. J'étais pas à la mode. Le monde était passé des remèdes de grand-mère aux pilules de la pharmacie. On avait mis les compagnies pharmaceutiques sur le marché de la Bourse. On s'exasiait sur chaque nouvelle pilule et on les avalait comme des bonbons sans trop se poser de questions. Ça vient de la pharmacie, c'est magique. Les compagnies pharmaceutiques s'enrichissaient et moi, innocente, je proposais au public des herbes de l'ancien temps, des remèdes de grand-mère... indienne ! J'ai même dû lutter contre mes propres enfants qui juraient que par le sirop Lambert et l'aspirine. Pas folle, la Germaine. Quelque chose me disait qu'après s'être empoisonné avec le chimique, le monde reviendrait aux produits naturels. J'avais-tu raison ? Que j'ai été intelligente, que j'ai eu le nez fin. Félicitations ma Germaine ! Mon entreprise, en plus de tous nous faire vivre, a tenu la famille ensemble : ils travaillent presque tous pour moi. J'ai-tu le droit

d'être contente de moi? J'aimerais mieux mourir que de voir Familia faire faillite ou passer dans d'autres mains que celles de ma famille. Familia, c'est le ciment qui tient ma famille. Sans ciment, la famille s'écroule. Et moi avec elle. J'ai pas travaillé quarante-sept ans pour rien. Je mourrai tranquille si je sais que chaque membre de ma famille connaît le bonheur et la prospérité, et qu'ils s'aiment entre eux comme je les aime, moi. C'est le seul but de ma vie. C'est ça que Laurence va écrire. Elle aura qu'à broder des beaux mots du dictionnaire autour des faits, des événements que je vais noter, mais surtout écrire mes idées sur Familia et ma famille. Je veux pas que ce livre soit publié, juste imprimé, pour que ce soit écrit noir sur blanc que ma vie, c'est eux, juste eux, et que le livre est pour eux, juste eux. Pour mon aîné, Pierre, mon pareil en pire; mon orgueil. Pour mon fils cadet, Paul, le portrait de son père; ma faiblesse. Pour Marie, ma seule fille, mon bébé. Marie que je destinais à me ressembler, mais que j'aime comme une forêt à défricher. Pour les enfants de Pierre. Michel, dont j'apprécie le silence, la patience, le sens des chiffres. Laurence, le côté homme de moi. Je l'aime comme je m'aime. Marco, que je supporte pas, mais que j'aime malgré sa déficience intellectuelle. En tout cas, c'est pas de mon côté de la famille que lui vient sa maladie. Et pour mes arrière-petits-enfants, les jumeaux de Michel, Valérie et Simon, qu'on a bien fait de séparer à la naissance et que j'aime en double. Éric, mon Éric, mon cadeau du ciel, mon arrière-petit-fils, le dernier-né de Michel, mon préféré. Non, les grands-parents ont pas de préférence et, pourtant, celui-là, c'est mon ourson en peluche, mon chaton, mon aimé; on a tout en commun, excepté l'âge. J'espère que tout mon monde a bien compris que, cette année, pour mon anniversaire, je veux ni fête, ni fleurs, ni chocolats, ni cadeaux. Surtout pas de *party* au chalet comme chaque année! C'est déjà pas agréable d'avoir quatre-vingts ans, on va pas le souligner en plus. Quatre-vingts!

Le *Titanic* qui coule! Une chance, j'ai une santé de fer. Une chance, j'ai une famille à aimer. Une chance, mon entreprise roule sur l'or. Une chance... Voyons donc, Germaine, tu crois pas à la chance. Je crois que, si on décide d'être heureux, on l'est, et que si on décide de rendre les autres heureux, on les rend heureux. Le bonheur, c'est comme le manger : quand t'en veux, tu t'en fais, et quand tu t'en fais pour toi, il y en a pour les autres. Faut pas que j'oublie de demander à Laurence de souligner ce passage, c'est bon. Oh oui! Elle devra aussi trouver quelques mots aimables pour les « rajoutées », Odette et Isabelle! L'histoire de Familia, notre histoire, l'histoire d'un succès, mais aussi celle d'une famille heureuse. On est heureux : j'y vois. Assez songé pour aujourd'hui. À l'action!



PIERRE

Directeur général de Familia. À son bureau, dans la tour de l'entreprise, située au centre-ville.

«Maman, je t'aime. Je sais que tu veux pas fêter ton anniversaire. Je respecte ton désir, mais aujourd'hui, je sens le besoin de te dire que tu es la femme de ma vie.» Non, je peux pas écrire ça. Si ma femme voit mon courriel, je suis cuit, je passe mon temps à lui dire que c'est elle, la femme de ma vie.

Ça serait tellement plus simple de souhaiter bonne fête à ma mère en lui donnant un beau gros bec sur le bec. Ben non, cette année, elle veut pas qu'on la fête. Elle devient compliquée en vieillissant. Il va falloir que je trouve un moyen de marquer l'événement sans le marquer. Je lui envoie une carte avec un «Je t'aime maman», juste ça, signé «Pierre, ton fils». Elle en a un autre fils, mais bon, c'est comme s'il existait pas ; il est jamais là. «Pierre, ton fils qui t'adore.» *Adore*, c'est pas assez fort.

Ce que je ressens pour elle, c'est plus que de l'adoration. C'est de la dévotion. Pas de carte, c'est trop impersonnel. Je lui laisse un message sur son répondeur : « Je t'aime maman. » Elle veut pas de marque d'affection pour sa fête, je le sais, mais je lui dis pas assez souvent en personne que je l'aime. Me semble que ça serait le temps pour ses quatre-vingts ans. Je le dis pas, mais je lui montre en crise. J'en connais pas beaucoup des gars comme moi, au service de leur mère. J'espère qu'elle le sait que je l'aime, qu'elle apprécie ce que je fais et que, plus tard... Je m'aime pas quand je pense à sa mort, mais elle a quatre-vingts maman, et même si elle veut pas le voir qu'elle est vieille, elle l'est.

Aïe! Qu'est-ce que je vais devenir sans elle? Je suis *scotché* à elle comme le bébé kangourou est *scotché* dans la poche de sa mère, et ça, depuis que je suis né, et je vais avoir cinquante-six ans! Quand mon père est mort, qui est-ce qui est devenu son homme de confiance, son petit mari? Pas mon frère Paul. C'est bibi en personne. Ma mère fait partie de moi, je fais partie d'elle, je suis plus que son fils, je suis elle. Aimer ma mère comme ça, je sais pas comment ça se fait que je sois pas devenu tapette. « Maman, tu es la plus belle du monde! » Je peux pas chanter ça sans brailler et j'haïs ça quand je braille. Maman, elle, je l'ai jamais vue pleurer. Jamais! C'est tout un homme ma mère! « Quand tu seras président... », j'ai pas rêvé ça, elle me l'a dit que c'est moi qui va la remplacer, plusieurs fois même. De toute façon, je suis l'aîné de la famille, et c'est moi qui travaille auprès d'elle depuis que j'ai dix ans. Ça serait normal. C'est pas Paul qui aurait les capacités. « Quand tu seras président... » Je m'endors tous les soirs avec cette phrase qu'elle m'a dite et qui clignote dans ma tête comme une affiche au néon : *Pierre Maltais, président.*

— Vanessa, voulez-vous me rendre un service?

— Oui, monsieur Pierre.

— Voulez-vous envoyer quatre-vingts roses à ma mère. Non pas des roses! Elle trouve que ça sent le salon funéraire. C'est nouveau, avant elle aimait ça. Elle devient capricieuse en vieillissant... Non, laissez faire, pas de fleurs, rien, elle veut pas qu'on souligne sa fête cette année. C'est pas raisonnable, mais quand est-ce que ma mère est raisonnable?

— C'est comme monsieur Pierre veut. Non, comme M^{me} Germaine veut. Ça revient au même. Ce que l'un veut, l'autre le veut, et vice versa.

C'est bizarre, à l'intercom, elle se permet d'avoir une opinion.

— Vanessa, si vous aviez à recevoir de gros clients chinois de Chine, où est-ce que vous les amèneriez manger?

— Dans le quartier chinois.

— C'est ce que je pensais. En attendant, je suis là pour personne.

— Excepté pour votre mère?

— Excepté pour ma mère, bien entendu.

Ça va me manquer, faire un gros câlin à ma mère à sa fête. Durant l'année, maman veut pas de tripotage, comme elle dit, comme si elle était en porcelaine, comme si le moindre frôlement pouvait la casser en miettes, mais à sa fête, chaque année, je me bourre, je la lèche comme si elle était de la crème glacée. C'est ça ma mère, de la crème glacée. Elle est *sweet*, crémeuse et frette!

— Oui, Vanessa?

— C'est M^{me} Germaine...

— Passez-la-moi. Maman, comment ça va aujourd'hui? C'est un grand jour, aujourd'hui. Maman, tu vas avoir...

— Je comprends que c'est un grand jour, j'ouvre le marché de la Chine.

— On ouvre, maman...

— Où c'est qu'on amène manger les Chinois à midi?

— Ce sont tes Chinois, ton marché que t’ouvres, choisis le restaurant.

— Non. Toi, Pierre, choisis.

— Dans le quartier chinois?

— Le glutamate, ça me donne des maux de tête, mais si tu veux le restaurant chinois... c’est toi qui décides.

Chère maman, comme si je m’apercevais pas qu’elle prend toutes les décisions à ma place, pensant bien faire, bien sûr. C’est pas l’enfer qui est pavé de bonnes intentions, c’est ma mère! Elle veut pas de fête, il y aura pas de fête, on est des enfants obéissants. La *boss* a parlé, on écoute. Aussi, si elle avait dit son âge avant, on serait pas pris dans un paquet de menteries. Il y a pas une semaine sans qu’on me demande : « Quel âge elle a, M^{me} Maltais? » Je réponds toujours que je connais pas l’âge de ma mère. Comme si c’était possible qu’un fils, aîné de surcroît, sache pas l’âge de sa mère. Paul, peut-être, qui se souvient même pas qu’il a une famille à Montréal, mais pas moi. Je voudrais qu’elle le dise son âge, ça ferait de la bonne publicité pour Familia. « Regardez comme nos produits naturels gardent en santé. Prenez ma mère... » Mais non, l’orgueil est plus fort. Je le sais son âge, ça fait depuis le lendemain de sa fête l’année dernière qu’elle me soupire à l’oreille : « Quand je vais avoir quatre-vingts... » Comme si avoir son âge c’était le bout de la route et qu’après, c’était le précipice. C’est vrai que c’est vieux quatre-vingts. C’est le double de quarante, c’est le commencement de la fin.

Au lieu de travailler comme une forcenée, elle devrait laisser la place aux autres. Pas aux autres, à moi. O.K., c’est elle qui a parti Familia, mais qui c’est qui l’a fait fructifier l’entreprise, qui est allé en Chine établir des contacts, qui va décrocher le contrat ce soir? Pis, les trente-deux magasins ici et partout au Canada, qui est-ce qui les fait marcher? Sans moi, pas de Familia. Si seulement maman se retirait. Il serait temps qu’elle

se repose. J'ai beau lui dire : «Repose-toi, maman», elle me dit qu'elle est pas fatiguée. Je le vois bien, moi, qu'elle est au bout du rouleau. Elle qui était haute comme trois pommes, elle mesure maintenant deux pommes, pas plus. Si elle continue à rapetisser comme ça, on la verra plus. Elle marche comme une tortue, elle est maigre comme un clou. Pis sa peau, on dirait que sa peau se détache de son corps. Moins sur le visage, qu'elle soigne à l'huile d'émeu, mais ses bras et ses mains sont plissés comme des chanterelles séchées. L'été passé, au lac, en costume de bain, elle avait l'air d'une brochette de poulet. Le pire : elle perd la mémoire ! Des fois, elle m'appelle Charles, comme son mari. Je lui dis : «Maman, moi, c'est Pierre.» Elle me dit : «Je le sais, j'ai pas dit Charles, t'as mal compris.» Avouer qu'elle se trompe, elle a jamais été capable ! Une mère, ça se trompe pas. Pis, surtout, ses idées sont dépassées. Quand j'ai préparé avec ma fille Laurence une campagne de publicité basée sur le fait que les produits naturels ont pas d'effets secondaires comme les produits chimiques de nos compétiteurs, elle l'a refusée en me disant : «On peut pas mentir au monde. Les produits naturels ont des effets secondaires, et c'est pas parce qu'ils sont naturels qu'ils sont pas dangereux.» Pis là, elle m'a sorti que l'arsenic, le venin de serpent et certains champignons mortels étaient des produits naturels ! Je peux pas discuter avec ma mère quand elle se drape dans son honnêteté. Comme si les campagnes de publicité des produits chimiques étaient honnêtes. Il a fallu faire comme elle voulait. Le marché de la Chine nous tend les bras. L'affaire est dans le sac. Ils sont prêts à signer. Elle ? Non, elle veut rencontrer mes Chinois pour voir si c'est du bon monde, si elle s'entend bien avec eux. Crisse, on est pas au temps du régime français quand le commerce se concluait en fumant le calumet de paix. Arrive au XXI^e siècle, sa mère ! Son seul souci c'est où on amène manger les Chinois. Pour elle, une vente de

plusieurs millions, c'est pas ça qui est important. Ce qui est important, c'est qu'est-ce qu'on va manger.

Je peux pas dire ça, je passerais pour un macho, mais une femme est pas bâtie pour conduire une entreprise. Elle m'en donne la preuve. On fait pas de *business* dans la dentelle. Moi, mes clients, je les amène aux danseuses. On peut dire que c'est entre les fesses et les seins que ça se signe les contrats. J'en peux plus, moi, là ! Si je me ramasse avec une crise cardiaque, elle sera pas plus avancée. Il est vraiment temps qu'elle me laisse mener la barque tout seul. Je suis pas un débutant, j'ai cinquante-six ans, pis je travaille pour elle depuis que j'ai dix ans. Crisse, je la mérite la place de président-directeur général de Familia. Qui c'est qui l'a encouragée à utiliser ses talents d'herboriste pour nous faire vivre après la mort de papa ? Qui c'est qui l'a incitée à ouvrir son premier magasin, qui c'est qui a senti venir la vague de la médecine parallèle, qui l'a poussée à laisser l'herboristerie pour les produits naturels ?

En toute humilité, je peux dire que j'ai fait ma mère ! Sans moi, elle vendrait encore ses herbes minables, pis on serait tous morts de faim. Je suis vraiment tanné de tout faire, et que ce soit pas reconnu ni par ma mère ni par le reste de la famille. Et cette idée qu'elle a eue d'engager tout le monde de la famille dans l'entreprise. Pas tous, mais presque. Un paquet de problèmes. « Il faut que la famille reste unie. » On est tellement unis qu'on est englués comme des mouches sur le serpent in collant. Qu'elle se retire, qu'elle me laisse la direction de l'entreprise, pis je fous tous les incompetents dehors. En commençant par mon frère, Paul. Plus fainéant que ça, ça se peut pas. Pis menteur, pis hypocrite, pis voleur. Un maudit parasite. Mais ma mère le voit dans sa soupe : c'est son petit chéri. Il est parfait ! J'ai eu beau lui mettre sous le nez des comptes de dépenses fabriqués de toutes pièces par lui, elle m'accuse d'être jaloux. Je suis pas jaloux, je vois clair. C'est pas d'hier qu'il me fait chier, mon

frère Paul. Il a jamais pleuré, il sourit. La morve lui coulait sur le menton tellement il avait le rhume, il souriait. Picoté mur à mur par la varicelle, il souriait. Je lui volais ses bonbons, il souriait. Je le battais, il souriait. Moi, je souriais pas, j'étais couvert d'eczéma des pieds à la tête. J'avais pas le temps de sourire, je me grattais. Lui, il avait la peau lisse comme du satin, il était blond et frisé comme le petit saint Jean-Baptiste. Moi, j'étais noiraud comme un pruneau, avec les cheveux raides sur la tête... Je m'en souviens pas, mais ç'a l'air que, quand je l'ai vu pour la première fois, deux jours après sa naissance, j'ai piqué ma première poussée d'eczéma. Il était trop beau ! Je tenais de ma mère, un pruneau elle-même. Lui tenait de mon père qui était une beauté d'homme. Je me souviens pas trop de lui, mais ses portraits tapissent les murs chez maman, des photos pis des portraits à l'huile de quasiment un mètre de haut sur un demi-mètre de large. Chez maman, il y a pas de crucifix ni d'image du Sacré-Cœur, rien que des portraits de Charles, son défunt mari, avec qui elle a vécu le grand amour. Un grand, grand amour avec un homme modèle, un héros à qui je ressemble pas une miette. Quand j'étais jeune, il y avait Dieu le Père sur le portrait sur le mur, pis Ti-Dieu dans le berceau, mon frère Paul. Moi, elle m'a jamais appelé par un petit surnom, non, moi c'était Pierre, juste Pierre. J'étais l'aîné, pis un aîné, c'est sérieux, c'est lui qui porte la famille sur son dos. C'est lui le responsable, l'exemple. Paul a beau faire toutes les conneries, elle prend toujours pour lui, contre moi. Dire que j'aurais pu le *pitcher* en bas quand il prenait l'air dans son carrosse, au troisième étage, et qu'il me regardait avec son crisse de sourire pas de dents. Ç'aurait passé pour un accident. Je l'ai pas fait, mais des fois je le regrette.

— Vanessa. Venez dans mon bureau.

— Oui, monsieur.

— Est-ce que j'ai l'air d'un assassin ?

Elle pouffe de rire. Je l'ai fait venir pour qu'elle pouffe de rire. Vanessa, quand elle rit, c'est comme si j'avais accès au paradis pendant quelques secondes.

— Vous êtes le meilleur homme du monde, monsieur Pierre.

J'ai besoin qu'elle me dise que je suis le meilleur homme du monde, parce que j'ai tellement honte de penser ce que je pense. Maman, c'est la femme que j'aime le plus au monde. Sans elle, je suis rien. Elle m'a pas juste fait avec sa chair, elle m'a formé. Elle a fait de moi ce que je suis. Je lui dois tout. Je vendrais mon âme pour elle. Je me ferais hara-kiri si elle me le demandait, mais crisse, je suis pas capable de l'endurer. Dans le fond, je suis rien qu'un carencé affectif, comme ils disent à Canal Vie, à l'émission que je commandite, ben c'est-à-dire que Familia commandite.

— Votre frère Paul a téléphoné.

— À frais virés, je suppose.

— Comme toujours. Il voulait savoir si c'était cette semaine ou la semaine prochaine la fête de M^{me} Germaine. Je lui ai dit que c'était aujourd'hui, mais qu'elle ne voulait pas qu'on lui souhaite son anniversaire. J'ai bien fait ?

— Vous auriez dû me le passer.

— Je lui ai proposé, il n'a pas voulu. J'aime pas ça vous voir triste, monsieur Pierre.

— Je suis pas triste, je suis en câlisse.

— Ça rime !

Et la voilà qui se remet à rire. Elle sait que j'aime l'entendre rire, mais des fois elle abuse, surtout quand elle vient de déjeuner et qu'il lui reste du muffin entre les dents.

— C'est bien, Vanessa, vous pouvez disposer.

— Je vous importune ?

— Non, Vanessa, je suis occupé.

— S'il y a quelque chose que je veux absolument pas, c'est vous importuner.

— Vous m’importunez pas, je suis débordé.

— Je vous importune, je le sais.

Ça tourne toujours comme ça avec elle. Je suis le bourreau, c’est la victime, on joue à ça depuis vingt ans. J’ai besoin de la bourrasser, elle a besoin d’être bourrassée. Non, j’ai besoin d’elle, de ses yeux amoureux sur moi. C’est un cas flagrant de dépendance ! J’ai arrêté de fumer, je devrais être capable de me débarrasser de cette dépendance-là aussi.

— Appelez ma femme, dites-lui qu’elle se mette belle, je l’amène luncher au Ritz.

— Bien, monsieur.

C’est chien, je sais, de la remettre à sa place de secrétaire. Les femmes ont gâché ma vie, je peux bien en faire souffrir quelques-unes de temps en temps.

